

L'AVENIR DANS UNE CARAFE



Client (qui suit dans la carafe les joyeuses grimaces du garçon et sa pantomime). — Vous savez, garçon, quand vous aurez fini de prendre mon crâne pour un miroir vous irez chercher le patron. (Tête du garçon).

— Mon cher Gontran, lui disait-elle, le temps me semble bien long à Livadia, je pense chaque jour aux agréables entretiens que nous avons chaque soir à Petersbourg, encore une semaine et je vous reviens.

Depuis le matin, le jeune homme était comme fou ; il allait, venait, ne pouvait rester en place : donnait à Jean des ordres qu'il contremandait quelques instants après.

Le vieux domestique était devenu inquiet de l'état de son maître.

Il soupçonnait une intrigue féminine, mais il était loin de se douter de la réalité.

Yvan, dans le commencement, avait bien essayé de le détacher de son amour, mais quand il s'était aperçu de l'état d'âme de son ami, il avait fait cause commune avec lui, et les louanges qu'il faisait de la jeune femme, ne faisaient qu'exalter encore l'imagination du jeune homme.

Enfin le jour tant désiré arriva et cinq heures venaient de sonner quand Gontran se présenta chez la comtesse.

Il fut immédiatement introduit. Il se jeta à ses pieds, lui prodiguant les marques de la plus tendre affection en même temps que du plus profond respect, s'enquit de sa santé, la questionna sur son séjour à Livadia, en un mot la pressa de questions de toutes sortes qui pour tout autre que lui, manquaient du plus petit intérêt.

Pourtant, quand il sortit de chez elle, le jeune homme qui était entré radieux, paraissait soucieux.

C'est qu'il avait remarqué chez Olga, un air de langueur qui ne lui était pas accoutumé : la jeune femme paraissait souffrante, très souffrante même ; Gontran était en proie à la plus grande inquiétude.

Il ne fit qu'un saut chez son ami et lui raconta sa visite sans omettre le moindre détail.

Quand il lui eut fait part de ses impressions relativement à l'état dans le quel il avait trouvé Olga, celui-ci essaya de le tranquilliser il mit sur le compte du voyage, de la fatigue ce changement qu'il qualifia de très naturel.

Il remonta son ami, sans pouvoir le tranquilliser tout à fait.

Mais quand le lendemain Gontran se présenta à l'hôtel, il ressentit comme un coup lorsqu'il lui fut répondu que la comtesse était très souffrante, et qu'elle avait sur l'avis du médecin, consigné sa porte à tout le monde.

Il partit anéanti.

Les jours suivants il ne manqua pas de venir s'enquérir de l'état de l'intéressante malade, mais la porte lui restait obstinément fermée.

La vie n'était plus tenable pour lui et il roulait dans sa cervelle détraquée, mille projets plus ou moins extravagants : lorsqu'un matin son valet de chambre, vint le prévenir qu'une jeune femme demandait à lui parler immédiatement.

Gontran donna ordre de l'introduire et grande fut sa surprise lorsqu'il reconnut la femme de charge de la comtesse.

Elle était envoyée par sa maîtresse, pour demander au baron de Roquefeuil de venir le plus tôt possible chez elle : elle désirait le voir.

Serait-elle plus mal allait demander Gontran, mais déjà la camériste s'était retirée, laissant le jeune homme à toutes ses peines.

S'habiller, sauter en traîneau fut l'affaire d'un instant et une demi-heure ne s'était pas écoulée que le valet qui avait coutume de l'introduire, soulevait la portière du boudoir élégant en prononçant, mais d'un ton bas cette fois, les paroles sacramentelles, Monsieur le baron de Roquefeuil.

Quand il entra, le baron sentit son cœur se serrer, Olga, la belle Olga, étendue sur sa chaise longue était méconnaissable, ses traits amaigri avaient pris la blancheur de la cire, elle semblait avoir à peine la force de s'exprimer.

Gontran s'était jeté à ses pieds et inondait ses mains de baisers et de larmes.

Elle le fit relever, puis s'efforçant d'élever la voix :

— Gontran, lui dit-elle, vous m'aimez je le sais, d'un amour vrai ; sincère ; avant de mourir, ce qui ne sera pas long j'en suis sûre, j'ai tenu à vous voir encore une fois, et vous dire que moi aussi j'ai partagé votre amour.

Le plus grand bonheur de ma vie eut été d'être votre femme, je ne le pouvais pas je ne le devais pas.

Jusqu'à ce jour j'avais gardé au fond de mon cœur un secret qui n'était pas le mien, aujourd'hui mon père m'a autorisée à le divulguer.

Approchez-vous, mon père, dit-elle, plus faiblement, faisant au prince qui se tenait au bout de l'appartement et que Gontran n'avait pas aperçu depuis son entrée, un signe de s'avancer.

Et soyez amis, vous les deux êtres que j'ai le plus aimés au monde.

Les deux hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, incapables de contenir plus longtemps les sanglots qui les étouffaient.

La jeune femme esquissa un sourire, puis faisant un dernier effort, elle murmura : " merci " et se laissa retomber sa jolie tête sur les oreillers de dentelles qui l'entouraient.

La comtesse Olga n'était plus.

Comme Gontran se retirait, il se sentit frapper sur l'épaule ; il se retourna et aperçut le prince qui les traits bouleversés le poussa dans un appartement voisin et lui demanda un entretien de quelques instants.

— Monsieur le baron, lui dit-il, vous avez entendu les dernières paroles d'Olga.

Oui, je suis son père, mais les préjugés du monde ne me permettaient pas de le laisser savoir, de le laisser même soupçonner.

Quand ma pauvre fille me fit part de vos projets, je lui proposai de venir vous trouver, de vous confesser la vérité toute entière, de vous dire que j'étais son père.

Olga ne l'a pas permis ; elle a préféré refouler au fond de son cœur cet amour

qui l'a tuée ; n'admettant pas que la baronne de Roquefeuil put avoir à rougir de son père.

Dieu punit sévèrement une erreur de jeunesse, car en m'enlevant ma fille bien aimée, il ne prend plus que ma vie.

Pour moi, l'expiation commence, et le prince Popoff, cet habitué des fêtes et des salons mondains, va disparaître de la scène, pour se plonger dans la plus profonde retraite.

J'eus été fier de vous avoir pour mon gendre, j'avais déjà pu apprécier vos généreuses qualités, vous eussiez fait le bonheur de mon Olga chérie, La Providence avait d'autres desseins.

Monsieur de Roquefeuil, votre main, et adieu ; nous ne nous reverrons plus jamais.

Pâle, bouleversé Gontran avait couru chez Yvan lui raconter ce dont il venait d'être témoin.

Le jeune russe lui prodigua ses plus sincères consolations, mais le coup était brutal. Gontran était anéanti.

Trois jours après, lorsqu'il eut rendu à Olga les derniers devoirs, il prenait l'express de Berlin et deux jours plus tard il était à Paris.

Un mois ne s'était pas écoulé qu'il annonçait par lettre à son ami Yvan, qu'il était entré dans la carrière diplomatique, répondant ainsi aux vœux les plus chers de son père, et peu de temps après il partait pour les côtes d'Afrique remplir une mission importante que le gouvernement lui avait confiée, emportant avec lui le secret espoir que le travail et l'étude lui ferait oublier peut-être, celle dont la mort prématurée lui avait brisé le cœur.

MAURICE LEROY.

COMMENT ON A LA PAIX

Placide. — Encore une querelle, faites donc comme moi voisin.

Grincheux. — Comment faites-vous ?

Placide. — Comme j'ai fait le premier jour de mon mariage.

Grincheux. — Encore ?

Placide. — Voilà, quand nous avons pris maison ma femme voulait avoir des draps de toile, moi j'opinais pour des draps de coton...

Grincheux. — Alors ?

Placide. — Alors j'ai transigé pour des draps de toile.

COMME LÀ-BAS



Passant. — Hello ! on s'est battu ici ?

Sinistère. — Pas absolument, seulement les ceusses qui aiment les chinois les ont traités comme on les traite chez eux.